

De la Transmission
des anciens Neumes de la Grèce & Moyen Âge
par les Juifs.

—
Un appendice
à mon écrit : « De l'Origine de l'Accent Hébraïque »

par
Franz Praetorius



Traduit par M^r Marc-Louis Barry
pour M^r Pierre Aubry

Monsieur Gaspard René Gregory a critiqué mon
traité « De l'Origine de l'accent Hébraïque » dans le
« Zarnyck's Literarisches Centralblatt » du 1^{er} Juin 1901 (N^o 27)
et dans le « Theologischen Literaturzeitung » du 26^o octobre 1901
(N^o 22) édité par Harnack et Schürer. Le premier de ces écrits renferme
une recusation et une condamnation aussi bonne que complète de
ce que j'avais avancé. « Contre l'hypothèse toute entière de
Praetorius, G.-R. Gregory a relevé une protestation véhémentes,
sans avoir pu, hélas! pour l'instant la motiver davantage »
dans Rudolf Kittel « De la Nécessité et de la possibilité
d'une nouvelle édition de la Bible hébraïque (Über die
Notwendigkeit und Möglichkeit einer neuen
Ausgabe der Hebräischen Bible) », page 80.

D'autant plus grande fut ma surprise
lorsque je trouvai, dans une seconde critique se
confondant avec la première, que Gregory rendait
hommage, quoique d'une façon tardive et hésitante à une partie
importante de mes vues. N^o ayant jamais pensé éclaircir ce
problème plongé jusqu'à présent dans la plus profonde obscurité,

ni même avoir rencontré l'exaetitude dans aucune des idées que j'avais avancées (voir la courte préface de mon traité), je ne pourrais donc qu'être satisfait ~~de~~ ^{de} l'approbation finale de Gregory, si elle n'avait point été si bien couverte par une série de recusations, critiques et objections telle que le lecteur qui ne regarde pas attentivement, doit recevoir l'impression que cette deuxième critique est le ~~développement~~ ^{développement} détaillé de la première annulée. Et parfois aussi les mots de Gregory sonnent avec une confiance quelque peu excessive.

Comme il m'était absolument nécessaire d'y amener une à une les protestations de Gregory, je donne dans ce qui suit, — après en avoir obtenue la permission, — la teneur complète de ses critiques, suivies de remarques. Je puis resumer là tout mon sentiment sur les critiques de Monsieur Gregory, à savoir qu'il se laisse beaucoup trop influencer et guider par des considérations générales et a priori pour pouvoir considérer d'une façon impartiale les conclusions découlant des faits principaux. Il n'a pas toujours par la suite ~~et~~ examiné les faits d'assez près pour pouvoir les bien comprendre. J'aime pourtant à reconnaître que les critiques de Gregory m'ont ~~pu~~ incité à de nouvelles réflexions et à les éclaircir davantage.

Comme Gregory, Monsieur M. Gaster, dans sa communication (dans le « Journ. R. Asiat. Soc. 1901, 583 ») se laisse aussi influencer par les mêmes considérations générales et à priori. Et comme il ne peut se soustraire à ce fait capital de la ressemblance entre l'accent Hébraïque et le neutre grec, il se voit obligé par un retour complet de recourir à ma théorie: Ce ne sont pas les Juifs qui ont tiré leur accent de chez les Grecs, mais les Grecs qui ont

~~qui~~ choisi leurs neumes parmi le nombre des accents
Hébraïques. « Ces neumes rouges introduits dans les leçons
grecques ne sont donc rien d'autre qu'une imitation de l'
accent Hébraïque. . . . Il y a de plus une profonde différence
entre ces deux systèmes, ce qui montre que le Grec a dû être
le plus jeune car le nombre des signes est moindre, leur usage
plus simple et plus transparent que dans le cas du système
Hébraïque. . . . La simplification est ordinairement un
stade plus avancé dans le développement d'un système
plus complexe. . . . que la similitude entre la notation
grecque et la notation hébraïque est due à l'emprunt
fait par la grecque à l'hébraïque.

§

Extrait du « Literarisches Centralblatt »

Les Hégéologiens voudraient bien savoir quelque chose sur
l'origine de l'accent Hébraïque. Aussi me suis-je précipité
avec curiosité sur ce livre. En voici le contenu. Page 1 le point
de départ de l'auteur est ~~assurément~~ que Lagarde a présumé
que la Synagogue a obtenu son accent par l'entremise de
l'église. De la page 1 à la page 41 il discute sur les signes qui
se trouvent dans les livres de lectures évangéliques de l'église
grecque, sans citer les accents Hébraïques. Ces 40 pages
contiennent divers rapprochements intéressants, bien que
quelques uns d'entre eux paraissent ~~avoir~~ valoir à peine
l'annotation. ^{2/} Au milieu de la page 41 l'emprunt des
ces signes tirés des livres de lectures évangéliques ~~est~~ par les Juifs
est affirmé avec force, ^{bien} alors que, aussitôt après, il ajoute
que tout fut considérablement changé par les Juifs et
transposé de nouveau librement. Enfin les pages (42 à 54)

montrant une prétendue ressemblance dans la forme, le nom, et l'emploi une prétendue ressemblance entre l'accent hébraïque et ces signes tirés des livres de lectures évangéliques, bien que l'auteur lui-même admette déjà plusieurs différences considérables entre ces signes. 2//

La place mise à ma disposition dans ce Journal m'interdit de m'étendre davantage sur les ^{exposés} ~~considérations~~ de l'auteur.

Je dois me contenter d'observer ici que je ne puis pas suivre l'auteur partout et que je tiens ce travail pour prématuré. J'espère revenir là dessus dans la « Theologisches Literaturzeitung ».

G. R. Gregory

1/ Rem. 1) — Quand l'un même on donnerait comme erroné le tout final de mon traité, il pourra cependant, je crois, prétendre tout de même, malgré cela, à une certaine valeur, car j'ai pénétré plus avant que mes prédécesseurs dans l'intelligence du neume rouge. Mais justement parce que le tout final de mon traité portait sur un autre domaine, j'ai imposé des limites à mon explication des neumes rouges; j'aurais eu, sans cela, bien plus à rechercher et à dire. C'est pourquoi je suis quelque peu surpris d'entendre « que quelques uns paraisaient à peine valoir l'annotation » et je déplore que M^r. Gregory ne s'exprime à ce sujet que vaguement et brièvement.

2/ Rem. 2) — Cet adjectif est éludé dans l'autre critique de Gregory.

II

Extrait du « Theologisches Literaturzeitung »

L'auteur de ce cahier rapporte à Lagarde l'inspiration¹ de son travail (page 1), mais il explique que 2 des 3 écrits aux quels Lagarde renvoie lui ont été inaccessibles. Il est regrettable que l'auteur les ait tenus pour inaccessibles; il conviendrait en 1//

effet certainement que Lagarde n'avait pas l'habitude
de citer inutilement un titre; et il est possible que les vues de l'
auteur eussent été profondément influencées par la connaissance
de ces 2 écrits. Cela n'en est pas moins regrettable, parce que l'
auteur, en tous temps, aurait pu consulter un livre: le
(Dictionary of Christian Antiquities)
dictionnaire des antiquités chrétiennes, de Smith et
Beatham, qui se trouve à gauche, à l'entrée en entrant
dans la salle de lecture de la bibliothèque de l'Université de
Hall; de même il aurait pu consulter la grammaire hébraïque
de K. W. F. Nagel[s]bach's, une des éditions, avec
appendice à la bibliothèque de la maison des orphelins.

En voici le contenu: Page 1 il renvoie à Lagarde; — ^{cas des}
1 à la page 41, les recherches de l'auteur sur les signes musicaux ^{de la page}
(Musikzeichen) dans
les livres de lecture de l'Évangile (in den Lesebüchern der Evangelien)
dans les églises grecques; — et du milieu de la page 41 jusqu'à la page 54
la ressemblance de ces signes avec les accents hébraïques.

Il faut avoir soin de bien exposer clairement la question dont
il s'agit, et d'examiner alors la solution de l'auteur. — La
liaison ^{liaison}
accoutumée des Juifs avec le Christianisme, et la ^{liaison}
d'un art de lecture (Vorlesungskunst) juif avec un chrétien,
ne sont pas fortuites. On devrait en conjecturer que cette ^{liaison}
est aussi générique (generisch) que celle-là. Les Juifs liaient leurs
écrits hébraïques dans la synagogue; et, à la vérité, ils ne le firent
pas pour la première fois, après l'origine du Christianisme. Déjà
avant la naissance du Christ on avait traduit en grec les plus anciens
écrits du testament, et peut être les avait-on lus, à la manière
hébraïque dans les réunions de la Diaspora. Les Juifs grecs qui,
à ce moment-là absorberent la civilisation, et ceux qui, à l'instar
de Philon et de son prédécesseur Aristobule revendiquèrent tous les
trésors de l'esprit grec, se sont occupés aussi de la musique des

troupe pas, l'affirmation que le ^{seul} ~~conique~~ des livres mentionnés
par Lagarde et vu par l'auteur, expose une origine ~~hebra-~~
X signe de ton (Tonszeichen) grec plus jeune que celle d'où provient
d'après l'auteur, l'accent hébraïque 9. Pourtant Brist, page 9//
CXXIV, parle de ces ~~noter~~ signes (Zeichen) comme étant ~~à l'origine~~
formés et appliqués au 10^{ème} siècle; il se pose alors cette question: à
savoir si l'auteur peut distinguer les ^{signes (Zeichen)} ~~noter~~ de Christ de ~~celles~~ ceux
originaux d'environ le 9^{ème} siècle. 10. Ah non! l'auteur a étudié 10//
ces ~~noter~~ ^{signes de ton (Tonszeichen)} en première ligne dans un manuscrit du 12^{ème} siècle (voir
page 7) quoiqu'il n'en nomme pas le siècle 11. Praetorius renvoie 11//
X ensuite à un manuscrit de l'an 1204 qu'il considère comme jeune
et inculte. 12. 12//

La page 2 apporte quelques considérations sur 2 manuscrits
du Nouveau Testament qui, autant que je le vois, sont pris plus
tard très peu en considération (Codex Ephraemi, Bibl. nat.
fonds grec N. 9). De la page 2 à la page 7 ~~il~~ cite quelques
livres et quelques essais. 13. Après cela l'auteur commence ses propres 13//
considérations sur les signes de ton (Tonszeichen) dans les livres
de lecture de l'Evangile, bien servis, principalement en les
rapportant à un manuscrit du 12^{ème} siècle. 14. De la page 8 à 14//
la page 11, l'auteur s'efforce de prouver que ces signes ^(Zeichen) sont mis
à la structure des phrases, au sens de chaque membre de phrase,
comme si quelque chose de pareil était par hasard possible. 15. 15//

De la page 13 à la page 15 l'auteur parle de l'ὀφέλιμα. Le grou-
pement des exemples tirés des phrases interrogatives (Fragensätze),
des assertions (Behauptungen) 16, des exclamations, ^(An- und Ausrufen) est excellent. 16//
Il importe peu de préciser si l'on doit prononcer le tout à voix
haute et pure. 17. Il faut individualiser ces phrases, il faut les 17//
accueillir d'une manière déterminée, et ceci explique pourquoi l'
auteur trouve alors bon de désigner ainsi, non seulement les phrases

de la manière ci dessus, mais aussi toutes sortes de phrases principales
(Hauptsätze) et subordonnées, qui renferment des faits importants,
et parfois aussi des phrases dont l'importance est démontrée, et même
de tels genres de phrase dont la Némation est différente. ^{18/} De la
page 15 à la page 18 ^{ment} la $\alpha \alpha \delta \iota \sigma \tau \eta$ ^{place} ~~est~~ ^{autour} de toutes ~~sortes~~
de phrases accessoires, ^{qui} dont l'intonation d'imprimant doit être
prononcée à voix basse. Le deuxième exemple $\epsilon \nu \ \alpha \rho \chi \eta$, Jean
I, 1, ne convient pas; que l'on s'imagine le dimanche de Pâques et
ces mots du commencement prononcés à voix basse. ^{19/} L'auteur
lui-même semble être étonné par son autre exemple, et notamment
Jean 3, 16 $\sigma \iota \epsilon \tau \omega \varsigma \dots \alpha \sigma \tau \mu \omega \nu$. ^{20/} Pareillement le dernier
groupe d'exemples semble être conforme au sujet précédent de la
phrase et nullement aux règles établies. ^{21/} — De la page 18 à la page
20 nous trouvons l' $\alpha \pi \acute{o} \sigma \tau \rho \omicron \gamma \omicron \varsigma$ qui doit signifier un abaissement
moyen de la voix et une élévation moyenne de la voix; les exemples
s'y rapportent pour la plupart, à cela près seulement que $\alpha \rho \iota \nu$
 $\alpha \rho \eta \nu$ ne paraît pas s'accorder du tout. ^{22/} — Des pages 20 à 23
concernent les ressemblances de ces trois signes, et les pages 23 à 41
concernent d'autres signes qui, en général, sont moins importants. ^{23/}
Jusque là l'auteur s'occupe seulement des signes dans les livres de
lecture (Lesetbüchern) évangéliques. Des Hébreux il ne dit rien.

Tout à coup page 41 apparaît ~~l'~~ affirmation que les ~~signes~~
~~impériaux~~ requièrent la ponctuation et la némation des livres
de lectures évangéliques grecs. La page suivante cite trois preuves, on
donne trois phrases pouvant être produites comme documents: [a] la
forme ou les noms de la plupart des accents hébraïques ~~apparaissent~~
pourtant manifestement une origine grecque; tout à fait à part
cela ~~est~~ [b] que le principe de la Némation grecque ^{c'est à dire} ~~est~~ adaptatif
à la construction logique et syntactique de la phrase; transparaît
encore suffisamment manifestement dans l'accentuation hébraïque.

Et [c] est emprunté de l'accent juif ^{aux} d'après les livres de lectures
 évangéliques, s'accorderait bien avec le débet (Speech Vortrag)
 passablement simple des Juifs au commencement du Moyen Age.
 Il s'en suit de là :
~~Preterea je se apponari~~ : 2. Il fallait s'attendre à un débet
 passablement simple dans tous les cas ²⁴ et il n'a rien à faire 24//
 avec cette question ²⁵. — B. Pareillement cette construction logique 25//
 et syntaxique, n'a, comme il a été exposé plus haut, rien à
 faire décidément avec cette question ²⁶. — C. En présupposant que 26//
 l'auteur n'a rien contre cette remarque mise entre parenthèses ²⁷, 27//
 je me consacre à l'examen de l'hypothèse que les formes ou les noms
 (autre l'application) de quelques accents hébraïques, et plus souvent
 même les formes et les noms rappellent pourtant clairement une
 source grecque.

Contre cette phrase je cite Praetorius lui-même. Il écrit : a)
 p. 41-42, que, si les Juifs ont emprunté les accents, ils ont
 changé totalement ce qu'ils avaient emprunté, et l'ont recon-
 struit d'une manière libre dont le sens ^{qu'ils} (certainement) est loin
 d'être clair. Et dans l'accentuation ^{du} poétique cet exemple semble
 avoir été encore plus suivi. De plus b) p. 43 il n'exclut pas
 la possibilité que les Juifs aient pu plus tard librement développer
 augmenter, diminuer ce qu'ils avaient pris en leur pouvoir,
 ... et que plus tard ils pourraient accorder à ces signes empruntés
 des valeurs auxquelles originellement ces signes étaient étrangers. —
 P. 43 il voit c) que les Juifs en usent généralement cavalierement
 avec les signes grecs. — P. 43-44, il explique d) que les Juifs ont
 fondu les accents des mots (Wortaccente), la ponctuation
 (Interpunktion), et les neumes, en un groupe de signes d'un
 caractère presque uniforme. Il s'en suit de là que les accents
 des mots (Wortaccente) sont compréhensibles non d'après leur
 forme mais d'après leur position, et les ponctuations (Interpunktion)

et les neumes, pour la plupart aussi, sont changés de leur place
originare et ont pris la place de l'accent des mots (Wortaccente).

— P. 44, Bien que les accents hébraïques soient différents, ils s'adaptent
pourtant à chaque mot accentué.

Je crois que Praetorius lui-même par ces mots détruit sa propre
construction²⁹⁾. Je constate que ça et là l'auteur mentionne certaines
ressemblances dans la forme, le nom, ou l'emploi entre les 2 successions
de signes, mais qu'aucune de ces ressemblances ne peut le fortifier
dans son hypothèse de la ~~naissance~~^{reception} des neumes évangéliques par les
Juifs³⁰⁾

J'espère que l'auteur admettra que la ressemblance entre de l'
accent juif et des signes de ton des livres de lecture évangéliques est tout
au plus une ressemblance originare (et en aucun cas une ressemblance
de filiation (~~Fracturverbindung~~³⁰⁾). Il voudrait écrire sous l'ancien titre
un livre nouveau dans lequel il excludrait l'église et renverrait tout
simplement à la conclusion de Lagarde, à savoir que les accents
hébraïques sont peut-être des notes grecques.³¹⁾ Malgré tout ce que j'ai dit
plus haut, je veux lui accorder que je ne sais pas d'une façon
certaine si les Juifs ne connaissent pas quelques uns de leurs ^{(de ton} signes
ou bien même tous avant d'avoir appris et employé le signe grec.³²⁾

G. R. Gregory

— Remarques de Praetorius —

- 1/ Rem. 1) — Ou cela se trouve-t-il ? Cela n'est pas ainsi
- 2/ Rem. 2) — Je ne l'admets pas et je n'en dis couriers pas car je n'
y ai jamais fait attention. Dans des cas précédents Lagarde a en tout
cas cité des titres d'une manière inutile
- 3/ Rem. 3) — Je me reconnais fautif de n'avoir pas trouvé à la
Bibliothèque universitaire de Halle, le Dictionnaire des Antiquités
chrétiennes, cité par Lagarde d'une manière étrange, non d'après
le nom de l'éditeur mais d'après le nom du libraire, et je remercie

Monsieur le Critique de m'avoir indiqué cette oeuvre. Je lui serais encore plus reconnaissant assurément, s'il avait montré de quelle manière le emmasculement de cet article dont il est question (Music) aurait pu influencer mes vues. Je crois qu'il aurait été difficile à M^r Gregory de me le faire comprendre même de loin. Pour ce qui concerne le fonds mes vues seraient certainement restées les mêmes. Après avoir lu une série d'autres écrits sur le sujet, sans trouver dans leur usage direct une confirmation pour mes recherches, j'avais bien le droit de douter que l'article cité par Lagarde pourrait, moi aussi, me convaincre difficilement. Je n'ai pas fait d'efforts particulier pour atteindre l'appendice de la grammaire Hébraïque de K. W. Z. Nagelsbach's, supposant d'avance que je ne trouverai aucune trace de choses utiles dans les livres ^{étant} qui ~~seront~~ à ma portée. Je l'ai aussi maintenant bien pour pas nécessaire d'examiner chaque appendice se rapportant aux communications et me parvenant de différents côtés après l'apparition de mon traité.

4// Rev. 4/1. — Je n'ai rien à objecter contre ce que Monsieur Gregory expose dans le présent écrit. C'est un notaire M. Gaster a. a. O. page 585 avançait cela même dans les ~~off~~ traits essentiels, à cela près qu'il s'était tenu sur la possibilité d'un emprunt à l'époque Hellénique (et cela n'aurait pas en effet de raison d'être). J'admets tout particulièrement dans ce cas la phrase de Monsieur Gregory : « ~~elles fussent~~ ~~de~~ ceux-ci auraient pu recueillir également avec facilité dans l'art de lecture ^{just} des suites de ton et des signes de ton de source ~~grecque~~ grecque », en ^{tant} ~~tant~~ que cette phrase ne veuille exprimer qu'une possibilité. Car on ne remarque nulle part des traces quelconques d'un pareil emprunt. L'ancienne notation grecque à laquelle se rapporte M. Gregory, en citant Karl von Jar, se compose de lettres grecques et de variations de celle-ci ; il serait difficile d'admettre dans les formes des accents hébraïques plus que

des ^{liaisons} ~~semblances~~ accidentelles et fortuites avec les lettres grecques, ainsi qu'il doit arriver de temps en temps nécessairement (il serait supposable, j'y consens, que l'une ou l'autre des ^{ces} anciennes lettres notées (Buchstabennoten) grecques soit passée chez les Juifs d'une manière qq. fois, et dans les premiers siècles du Moyen âge, et qu'alors ces lettres auraient pu trouver un emploi quelconque dans le système d'accentuation qui s'appuie sur des principes différents. Mais nous nous perdons ici dans de vides conjectures). Et l'on ne connaît pas, à mon su, une autre notation écrite (Notenschrift) ou d'autres signes de diction (Recitationszeichen) à l'époque hellénique.

Il est d'ailleurs intéressant, considérant les remarques de la page 41 de mon traité, que M. Gregory fasse observer que déjà les Juifs hellènes avaient ~~remarqué~~ revendiqué tous les trésors de l'esprit grec.

5 // Rem. 5) — On trouve aussi les mêmes critiques chez M. Gaster a. a. O. page 588 : « Il est impossible d'admettre pour ce moment que les Juifs voulussent emprunter quoique ce soit ~~pour~~ ~~une imitation de~~ l'Évangile des chrétiens, et encore moins qu'ils voulussent introduire dans la synagogue quoique ce soit qui fut une imitation de l'Évangile, etc. ». Ces critiques sont si compréhensibles que je n'ai pas besoin d'assurer qu'elles ne me sont pas nouvelles (voir Kittel a. a. O.). Mais ces critiques générales ont été déjà ~~mis~~ souvent employées pour expliquer des faits ~~juifs~~ ^{juifs} d'une manière inattendue en regard aux limites de leur importance; et par des critiques générales seules des problèmes scientifiques ne peuvent être résolus. Ainsi on a bien, pour, tout en parcourant, ^{faire} ~~faire~~ une comparaison, ~~on~~ ^{on} toujours ^{ici} plus reconnaître ^{quoique} à quel point les Samaritains, malgré leur haine contre les Juifs, ont ^{cependant} subi une influence juive profondément marquée; voir Kozł, Études Samaritaines, page 13 p., ZDMG Vol. 47, pages 659-677.

— Mais cela est donc vraiment au prime abord si impossible ~~inad-~~

missible que les Juifs eussent été assez intelligents pour emprunter toutes sortes d'éléments de civilisation aux nations avec lesquelles ils vivaient, et en premier lieu des Grecs, quand bien même ces nations auraient été chrétiennes et quand bien même ces nations se seraient servies des éléments de civilisation dont il s'agit dans l'application aux services divins? Il n'est cependant pas inadmissible au prime abord que les Juifs aient pu regarder la ponctuation et les neumes des évangiles grecs au point de vue de l'art d'écrire grec le plus savant, et non au point de vue du christianisme. (Il est en outre aussi possible de considérer que les neumes pourraient être employés dans d'autres livres, moins importants que les livres chrétiens), la ponctuation était d'un usage plus général et ~~leur~~^{son} emprunt pouvait aussi faciliter l'emprunt des Neumes — si vraiment des considérations religieuses s'y étaient opposées. J'avais à dessin § 34 a. a. A. Brevement signalé dans une parenthèse d'autres emprunts de l'écriture grecque chez les Juifs; et M. Gregory saura mieux que moi que l'on peut dire sur ce sujet plus de choses que n'en a dites en passant Lagarde, dans ses Communications I, page 19. Et cependant Monsieur Gregory lui-même a déjà appelé ^{précédemment} [que les Juifs étaient déjà de bonheur prêts à revendiquer les conquêtes de l'esprit grec comme de propres trouvailles. Et dans le cas présent cela leur sera rendu plus facile par l'exégèse de N. E. V. VIII, 8. J'ajouterais encore à cela que les Juifs selon toutes les apparences emprunteront à la même époque des Syriens la notation ~~vocale~~ vocale (Z D M G Vol. 53, page 184 ff.), bien que les Syriens, des chrétiens, aient aussi noté leurs écrits saints avec ces notations vocales. Toutes ces considérations pour et contre le feraient même bien comprendre que les Juifs «aient pourvus de signes chrétiens leurs écrits saints destinés au débit du service divin» dans le sens le plus exclusif. Mais cela ils ne le

font pas, que ^{l'on} sache. Pour le débit du service divin ils emploient l'ancienne configuration simple du hepté, sans accent et sans vocale.

6// Rem. 6). — Monsieur Gregory se trompe. Je n'ai pas ^{lié} en Grec l'art de la diction du judaïsme à celui du christianisme. Mais si je dois ici énoncer une hypothèse, j'accepte de concert ~~et~~ avec MM. Gregory, Gaster et d'autres comme naturel et probable, que les églises grecques des temps primitifs se seront attachées à la récitation ou au chant de la synagogue. Mais est-il donc dit que ~~les~~ ces églises auront dû, comme immuablement pétrifiées à travers les siècles, conserver ce qui aura été emprunté à la synagogue? Notamment après que ~~la~~ ^{liaison} entre l'église et la synagogue se soit déchirée? Les Grecs savaient en connaissance de cause qu'il y eut ail auparavant une manière musicale de reciter. — Voir § 34 b

7// Rem. 7). — De qui l'église chrétienne a pu apprendre le débit des écrits (Schriftabschnitten), ou bien si elle l'a appris la première, cela est absolument indifférent à mes recherches. Je n'ai d'ailleurs pas le moins du monde soulevé cette question. Voir la remarque précédente.

8// Rem. 8). — Certainement non! Car je suppose d'avance comme connu, pour l'âge de l'accent Hébraïque le grand argumentum a silentio du Calmud. Pour l'âge des neumes Grecques voir page 13, remarque 1. Du reste je remarque (notamment en considérant Kettel a. a. O. Rom 152, 2^{ème} alinea), que j'ai voulu parler naturellement, au § 2 a de mon traité, seulement de l'âge des signes liturgiques, dans le manuscrit considéré.

9// Rem. 9). — Cela n'est pas mon avis, mais, autant que j'en sais, des idées générales: Voir Gardthausen, Paléographie grecque page 292, ligne 10 ff.; O. Fleischer, Études sur les Neumes I, page 74 ff.. Ce système plus jeune vit cultivé en outre aujourd'hui encore par les Grecs; tandis que le plus ancien devenait inutilisé et que son sens était oublié. — Mais je voudrais

demandez quelle influence ces remarques apportées en courant pour moi peuvent avoir sur la marche des recherches ? Aucune ! Je ne m'oppose pas à ce que le système soi-disant le plus jeune ait existé avant le système soi-disant le plus ancien, ou qu'il ait vécu avec lui à la même époque.

10 // Rem. 10) — J'admets que M^r Grégoire pense à pouvoir distinguer les signes d'après l'époque » et je le renvoie pour cela à la remarque précédente. — Mais comment est-il venu au su de M^r Grégoire que les neumes rouges qui nous ont éclairés, sont originaires du 9^{em} siècle environ ? Cette découverte vaudrait la peine d'être exposée en détail ! Il serait cependant très extraordinaire que le sort nous ait armés justement des manuscrits les plus anciens de cette sorte ; voir § 26. de mon écrit. Je ne crains pas de tomber en contradiction si j'admets que pour le moins toutes les probabilités parlent pour que nous puissions remonter jusqu'à l'an 850, et même jusqu'à un ou 2 siècles avant, ou même encore beaucoup plus haut. Ces probabilités sont d'autant plus grandes qu'aucun doute ne s'élève là contre, à savoir que les neumes rouges en gros et en tout remontent au moins jusqu'à l'ancienne prosodie grecque. Leur fixation dans les évangiles actuels écrits imagine une longue évolution (ayant peut-être aussi été fixée par écrit) parant remonter jusqu'à l'époque préchrétienne dont nous ne savons à vrai dire rien.

11 // Rem. 11) — Il est vrai que ces manuscrits dont il s'agit sont, dans le catalogue de Boos sur les manuscrits grecs de la Bibliothèque royale de Berlin, attribués sous le N^o 340 au XII^e siècle. Wattenbach les signale là-contre comme « alle Minuskel » ; d'après cela leur âge serait fixé à 200 ou 300 ans plus haut, ^{à moins que} Wattenbach n'eût compris, en l'an 1876, par aller Minuskel » quelque chose d'autre que Gardthausen en l'an 1879.

Mais je ne comprends rien aux manuscrits grecs et je n'en parlerai pas davantage. — Quand bien même le manuscrit devrait appartenir au 12^{me} siècle, il rendrait pourtant d'inappréciables services pour le déchiffrement des signes rouges liturgiques, car il contient une véritable tradition. Pour la confirmation de ce que O. Fleischer a. a. O. page 69 a dit, je remarque que tous les manuscrits mis par moi et les fac-similé de sembleraient, à l'exception de celui à citer dans la remarque suivante, montrent le même emploi exact des signes liturgiques. Dans le détail il y a naturellement des écarts.

13// Rem. 12). — Si M^r Gregory avait pénétré un peu plus profondément les choses, mon renvoi à cet manuscrit ne l'aurait pas particulièrement agité. Le manuscrit fait l'impression comme si les lettres avaient été placées ^{tout à fait} arbitrairement au dessus du texte. O. Fleischer a aussi vu de pareils manuscrits. « Mais après le XII^e siècle leur emploi (celui des signes liturgiques) diminue, est abandonné.... etc. » Il est peut-être possible que ce désordre apparent représente un autre système plus jeune. Il n'y avait pour moi aucun intérêt à faire des recherches sur ce sujet.

13// Rem. 13). — M^r Gregory semble ne pas s'être aperçu ou du moins il est impossible de s'en rendre compte d'après ses rapports, que, de la page 2 à la page 7 j'expose le présent état de nos connaissances. Seule mention de « deux manuscrits du nouveau Testament, et de quelques livres et essais »

14// Rem. 14). — Voir page 14, remarque 1.

15// Rem. 15). — Je crois que cette critique de M^r Gregory n'est pas être tout à fait exacte. Il est possible de voir autre chose que celle à savoir que les signes ont un rapport avec le sens des différentes parties des vers, en se référant, par exemple, aux § 27 et 29 a; ensuite au § 34 b où il est indiqué qu'on chercherait en vain de trouver dans certains membres de phrase et phrases hébraïques des accents

Très déterminés, ce qui serait à supposer, si les accents se comportaient selon le sens des phrases et des membres de phrases. De cela ressort qu'il faudrait peut être compter avec la possibilité que les neumes rouges étaient peut être des indicateurs pour des mélodies et des rythmes plus libres. Mais alors les neumes ne seraient unis avec la construction de la phrase que lorsqu'ils devraient marquer un arrêt plus grand devant une longue phrase contenant le sens principal. Mais pour le reste on pourrait placer les neumes librement dans des phrases séparées, et diviser le texte non pas toujours d'après le sens. Si j'en me trompe pas l'accentuation hébraïque représente l'image d'une manière de débiter ^(Vortragweise) remplaçant la recitation ^(Recitation) naturelle.

16// Rem. 16). — ?

17// Rem. 17). — Je ne sais pas pourquoi M. Gregory ~~est~~ ^{designé} comme à bon droit le groupement cité. S'il croit ne pas pouvoir tirer de conclusions de ce groupement, ce groupement devrait être désigné plutôt comme n'ayant pas de but, ou étant trompeur. Ou bien M. Gregory a-t-il tiré une autre conclusion de ce groupement ?

18// Rem. 18). — Ce que M. Gregory a signalé contre moi comme étant son jugement, se trouve clair et évident § 23 b a. E., aussi § 11 b a. E., § 13 a. E., § 14 c a. E., § 17 b a. A., § 20 2^{ème} alinéa. Il en est déjà ainsi chez O. T. Weischer auquel § 6 c pour cela il est renvoyé. — Mais maintenant seulement je ne comprends décidément pas pourquoi M. Gregory veut de dire : « Il importe peu de préciser si l'on devrait prononcer le tout à voix haute et pure. » Si j'avais dit que tout devait être prononcé avec une haute voix égale, M. Gregory aurait alors eu raison avec sa critique. Mais cela je le rejette formellement moi-même.

19// Rem. 19). — Le neumateur a comme nous le voyons péché contre le goût de Gregory. Mais aucun fait principal n'est changé parce que le Neumateur voulait avoir débiter l'Évangile selon Saint.

Jean commençant par $\acute{\epsilon}\nu$ $\alpha\rho\chi\eta$ ~~comme~~ ^{comme} un ordinairement court
avec un rythme ordinairement court (Zeitbestimmung...?),
parcequ'il ne voulait avoir aucun Accent logique sur les mots, —
admettons cependant que l'on puisse prouver que le $\alpha\alpha\delta\sigma\tau\eta$
était un signe d'une double signification. Le $\alpha\alpha\delta\sigma\tau\eta$ serait
alors naturellement un signe en son genre et un signe inutilisable

20// Rem. 20). — « Étomi » je ne le suis nullement par l'exemple
de Jean 3, 16, et par des recherches plus longues on trouverait
encore de pareils. Il paraît vraisemblable comme on l'a déjà dit
que ^{tantôt} un mot ou un membre de phrase était surmonté d'un accent
logique fort, lorsqu'il devait être prononcé avec emphase,
représentant quelque chose de très fort ou quelque chose d'incroyable,
et que tantôt les mots environnants revenaient plus forts: voir
Ruckweich. Accent §§ 3e, 35i. Tout le passage signifie:
 $\rho\acute{\upsilon}\tau\omega\varsigma$ γὰρ ἠγάπησεν ὁ θεὸς τὸν κόσμον. ὥστε τὸν
 $\upsilon\iota\acute{\omicron}\nu$ αὐτοῦ τὸν μονογεῖν. $\xi\delta\omega$ κεν. — On ne doit pas
s'imaginer que la récitation d'un texte est quelque chose d'
invariable. Bien plus le recitateur et avec lui le neumateur
ont ~~des~~ en de certaines limites certaines libertés. Il n'en était
pas autrement chez les évangélistes grecs. Je renvoie ici à Jean
3, 22-23, d'après le manuscrit de Berlin quart. 44:

$\tau\acute{\omega}$ χαίρῳ ἐχείῳ. ἦ ἴδεν ὁ Ἰησοῦς καὶ οἱ μαθηταὶ
αὐτοῦ. εἶσ τὴν Ἰουδαίαν γῆν. καὶ ἐκεῖ διέτριβον
μετ' αὐτῶν καὶ ἐβάπτισεν + ἦν δὲ καὶ Ἰωάννης·
βαπτίζων ἐν Αἰνῶν. ἐγγὺς τοῦ Σαλῆ. ὅτι ὕδατα
πολλὰ ἦν ἐκεῖ. καὶ παρεγένοντο καὶ ἐβαπτίζοντο.

Que l'on compare avec cela la neumatique changée chez Montfaucon page 332.

21// Rem. 21). — Cependant! Si le but de mon ^{traité} ~~ouvrage~~ n'était pas sur
un autre domaine, j'aurais cherché, en renvoyant à Rod. Benedip:
L'Accentuation exacte et la Rythmique de la Langue allemande

(Die richtige Betonung und die Rhythmik der deutschen Sprache), à ajouter que le renvoi du sujet était naturel et que, dans les évangélistes, cela paraît être devenu pour ainsi dire une habitude de récitation.

22// Rem. 22) — Voir ce qui est dit § 15 $\bar{\delta}$ & E. au sujet de $\dot{\alpha}$ μ η ν . Serait-ce faux ?

23// Rem. 23) — Cela signifie : « arrivant moins souvent »

24// Rem. 24) — Je ne sais pour quelle cause M^r Gregory croit avoir le droit à cette attente sure.

25// Rem. 25) — À cela je dois répondre. À la question de l'emprunt des formes des signes se rattache, non pas seulement ici, mais encore partout ailleurs, et de la manière la plus étroite, la question suivante, si, dans le passage d'un système à l'autre les signes ont gardé la même valeur, ou si ils ~~l'~~ont changée. Prenons ~~les~~ emplois suivants : Munach , par exemple, est-il employé chez les Juifs pour indiquer un certain ton, ou bien avait-il chez eux, dès l'origine, la valeur d'une suite de hauts tons séparés ; Athnach , par exemple, avait-il de signe de ponctuation chez les Juifs, ou bien lui attribua-t-on, dès le commencement une valeur musicale compliquée, etc..

26// Rem. 26) — J'admets que j'aurais pu m'expliquer la-dessus plus clairement. Peut-être aurais-je ~~pu~~ m'expliquer à ce sujet ~~plus~~ au réflexir davantage. Ma phrase a un sens exact dans ce qui, dans l'Hebreu les signes de ton ont atteint en partie la valeur de petite ponctuation. Ici on peut reconnaître au fond les principes de la neumatique grecque qui mettait les neumes seulement au commencement et à la fin des membres de phrase, selon la construction naturelle de la phrase.

27// Rem. 27) — Entendu j'en parle plus loin

28// Rem. 28) — Dans le cours de tout développement historique il arrive des changements, des pertes, des augmentations qui deviennent d'autant plus importants que le cours ~~est~~ tranquille du développe-

ment est troublé, comme cela s'est par exemple
arrivé dans le cas présent à cause d'une grande transplan-
tation. Si M^r Gregory examine bien les différences et les
reunisse, mais qu'il laisse de côté toutes les similitudes et
ressemblances, il lui sera facile de démontrer que l'alphabet
grec ne derive pas du phénicien et la langue française du
latin.

29// Rem. 29). — Bien que je crois que le verbe « constater » est
mal choisi en ce qui il se rapporte à la seconde phrase, et que cepen-
dant il peut y être question d'une opinion personnelle de M^r Gre-
gory, l'aveu contenu de toute la phrase m'est beaucoup trop
précieux pour que je veuille discuter avec M^r Gregory à propos
d'une si petite chose. Ainsi ce n'est pas un emprunt des neumes
évangéliques, mais un emprunt quelconque des neumes
non évangéliques. Je ne m'appuie donc pas exactement
sur les évangélistes, mais sur la remarque suivante.

30// Rem. 30). — Je l'admets comme possibilité, bien que
je ne crois pas que cette possibilité se courbe de la vérité. Et
je l'admets comme possibilité dans ce sens que c'était une
origine à nous inconnue qui a servi à un développement
neumatique (voir page 13, remarque 1). Mais si M^r Gregory
croit par hasard aux vieilles lettres notes, je devrais alors
mettre en doute cette possibilité. Et à quoi d'autre pourrais-
il bien encore penser ?

31// Rem. 31). — Cette provocation amène la conclusion finale
ou M^r Gregory trouve que je n'ai pas fait tout à fait fausse route.
Mais je ne puis malheureusement donner satisfaction à sa de-
mande ! Égaler l'Église par des considérations a priori est faux.
Je ne m'appuie pas sur l'Église. Mais comme c'est par les livres
seuls de l'Église que les neumes rouges nous sont connus, nous

ne pouvons pas nous dispenser de ces livres sacrés, si du
moins nous ne voulons pas exclure les neumes rouges. Or
M^r Gregory ne conseille pas cela d'après ce qu'il a admis,
Rem. 32). — Je n'ai pas éclairci le sens de cette phrase.

F I N



Traduit par:

Marc "Edw." Barry. —

Ct. 129

DIE ÜBERNAHME
DER
FRÜH-MITTELGRIECHISCHEN NEUMEN
DURCH DIE JUDEN

EIN NACHWORT ZU MEINER SCHRIFT
ÜBER DIE HERKUNFT DER HEBRÄISCHEN ACCENTE

VON

FRANZ PRAETORIUS

BERLIN
VERLAG VON REUTHER & REICHARD
1902

LONDON
WILLIAMS & NORGATE
14, HENRIETTA STREET

NEW YORK
LEMCKE & BUECHNER
812, BROADWAY

843

1.00.31/5.02d ✓

Druckfehler.

S. 4, Zl. 3 v. u. lies and statt an.

S. 8, Zl. 12 v. o. ganz zu tilgen.

DIE ÜBERNAHME
DER
FRÜH-MITTELGRIECHISCHEN NEUMEN
DURCH DIE JUDEN

EIN NACHWORT ZU MEINER SCHRIFT
ÜBER DIE HERKUNFT DER HEBRÄISCHEN ACCENTE

VON

FRANZ PRAETORIUS

BERLIN
VERLAG VON REUTHER & REICHARD
1902

LONDON
WILLIAMS & NORGATE
14, HENRIETTA STREET

NEW YORK
LEMCKE & BUECHNER
812, BROADWAY

Herr Caspar René Gregory hat meine Abhandlung „Über die Herkunft der hebräischen Accente“ in Zarncke's Literarischem Centralblatt vom 1. Juni 1901 (Nr. 22) und in der von Harnack und Schürer herausgegebenen Theologischen Literaturzeitung vom 26. October 1901 (Nr. 22) je einer Kritik unterzogen. Die erstere enthält eine so gut wie vollständige Ablehnung und Verurteilung meiner Aufstellungen. „Gegen die ganze Hypothese von Praetorius hat nun allerdings C. R. Gregory lebhaftesten Widerspruch erhoben, leider ohne ihn vorläufig näher zu begründen“ Rudolf Kittel, Über die Notwendigkeit und Möglichkeit einer neuen Ausgabe der Hebräischen Bibel, S. 80. Um so grösser war meine Überraschung, als ich fand, dass Gregory's zweite Kritik in eine, wenn auch zögernde und gewundene Anerkennung eines recht erheblichen Teils meiner Ansichten ausläuft. Da ich nie gemeint habe, das bisher im Dunkel liegende Problem ganz und gar aufgeheilt, noch auch mit jeder meiner Aufstellungen das Richtige getroffen zu haben (man sehe das kurze Vorwort zu meiner Abhandlung), so würde ich mit der schliesslichen Zustimmung Gregory's nur zufrieden sein können, wenn dieselbe nicht durch allerlei Ablehnungen, Ausstellungen, Einwände dergestalt verdeckt wäre, dass der nicht tiefer blickende Leser den Eindruck erhalten muss, diese zweite Kritik sei die ausführliche Begründung der vernichtenden ersten. Auch erklingen die Worte Gregory's manchmal etwas zuversichtlicher als gerade nötig.

Da es mir Bedürfniss war, Gregory's Widerspruch im einzelnen zu prüfen, gebe ich im Folgenden — nach erhaltener Erlaubniss — den vollständigen Wortlaut seiner Kritiken mit fortlaufenden Anmerkungen. Mein Gesammturteil über Herrn Gregory's kritische Leistungen kann ich dahin zusammenfassen, dass er sich viel zu sehr von allgemeinen, aprioristischen Erwägungen leiten und beeinflussen lässt, um die Tatsachen im Hinblick auf die sich aus ihnen (wenn auch vielleicht nur möglicherweise) ergebenden Folgerungen unbefangen ins Auge zu fassen. Er ist in folge dessen an die Tatsachen selbst oft auch gar nicht nah genug herangetreten, um sie an sich richtig verstehen zu können. Gleichwohl erkenne ich gern an, durch Gregory's Widerspruch zu erneutem Nachdenken angeregt und dadurch in meiner Erkenntniss gefördert zu sein.

Von denselben allgemeinen, aprioristischen Erwägungen wie Gregory lässt sich auch leiten Herr M. Gaster in seiner Besprechung im Journ. R. Asiat. Soc. 1901, 583 ff. Und da er sich der Tatsache der Übereinstimmungen zwischen den hebräischen Accenten und den griechischen Neumen nicht entziehen kann, so sieht er sich zu einer vollständigen Umkehrung meiner Theorie genötigt: Nicht die Juden haben von den Griechen ihre Accente bezogen, sondern die Griechen haben ihre Neumen aus der Zahl der hebräischen Accente ausgewählt: These red Neums introduced into the Greek Lessons are, then, nothing else but an imitation of the Hebrew accents There is, moreover, one profound difference between these two systems, which shows, that the Greek must have been the younger, an that is, that the number of signs is much smaller and the use of the signs more simple and transparent than is the case with the Hebrew The simplification is, as a rule,

a later stage of development out of a more complex system. . . . that the similarity between the Greek and the Hebrew notation is due to the borrowing of the former from the latter.

I.

Aus dem Literarischen Centralblatt.

Gern möchten die Theologen etwas über die Herkunft der hebräischen Accente wissen. Ich habe begierig zu diesem Buche gegriffen. Der Befund ist folgender. S. 1 geht der Verf. davon aus, dass Lagarde vermutet habe, die Synagoge habe ihre Accente durch Vermittelung der Kirche erhalten. S. 1—41 bespricht er dann die Zeichen in den evangelischen Lesebüchern der griechischen Kirche, ohne die hebräischen Accente zu erwähnen. Diese 40 Seiten enthalten verschiedene interessante Zusammenstellungen, obschon einiges darunter kaum der Aufzeichnung wert zu sein scheint.¹ S. 41 Mitte wird die Entlehnung dieser Zeichen aus den evangelischen Lesebüchern durch die Juden schlankweg behauptet, wenn auch sofort hinzugefügt wird, dass alles von den Juden erheblich verändert und frei umgestaltet worden sei. Schliesslich bieten die Seiten 42—54 einiges über eine angebliche² Aehnlichkeit in Form, Namen und Anwendung zwischen den hebräischen Accenten und jenen Zeichen aus den evangelischen Lesebüchern,

¹ Selbst wenn das Endziel meiner Abhandlung sich als Irrtum erweisen sollte, so glaube ich, wird sie dennoch einen gewissen Wert deshalb beanspruchen können, weil ich in dem Verständniss der roten Neumen weiter gelangt bin, als meine Vorgänger. Aber weil eben mein Endziel auf anderem Gebiete lag, habe ich mir bei Erklärung der roten Neumen Beschränkung auferlegt; sonst hätte ich wohl noch mehr zu forschen und zu sagen gehabt. Ich bin daher einigermassen überrascht zu hören, dass „einiges darunter kaum der Aufzeichnung wert zu sein scheint“, und bedaure, dass Herr Gregory sich darüber nur so kurz und unbestimmt äussert.

² Dieses Adjektivum ist in der anderen Recension Gregory's vermieden.

obschon der Verf. selbst auch hier mehrfach grosse Verschiedenheit der Zeichen zugiebt.

Der mir in diesem Blatte zur Verfügung stehende Raum verbietet ein näheres Eingehen auf die Darstellung des Verf.s, so dass ich mich hier mit der Bemerkung begnügen muss, dass ich dem Verf. nicht überall folgen kann, dass ich die Arbeit für übereilt halte. In der Theol. Literaturzeitung hoffe ich darauf zurückzukommen. Caspar René Gregory.

II.

Aus der theologischen Literaturzeitung.

Der Verf. dieses Heftes führt auf S. 1 die Anregung¹ zu seiner Arbeit auf Lagarde zurück, erklärt aber, dass zwei von den drei Schriften, auf die Lagarde verweist, ihm unzugänglich sind. Es ist bedauerlich, dass der Verf. sie für unzugänglich gehalten hat, denn er wird gewiss zugeben, dass Lagarde nicht gewöhnt war, Titel unnützer Weise anzuführen², und es ist möglich, dass Einsicht in die zwei Schriften die Ansichten des Verf. stark beeinflusst haben würde. Nicht zum wenigsten ist es bedauerlich, weil der Verf. zu jeder Zeit das eine Buch, Smith und Cheatham's *Dictionary of Christian antiquities*, auf der Hallenser Universitäts-Bibliothek im Lesesaal, links vom Eingange, und das andere Buch, K. W. E. Nägel[s]bach's hebräische Grammatik, eine der Ausgaben mit dem Anhang, auf der Bibliothek des Waisenhauses hätte einsehen können.³

¹ Wo steht das? Es verhält sich nicht so.

² Ich gebe das weder zu, noch stelle ich es in Abrede, denn ich habe nie darauf geachtet. Im vorliegenden Falle hat Lagarde die Titel jedenfalls unnützer Weise angeführt.

³ Ich bekenne mich schuldig, das von Lagarde wunderlicher Weise nicht nach dem Namen der Herausgeber, sondern nach dem Namen des Verlegers citirte *Dictionary of Christian antiquities* auf der Halleschen Universitäts-Bibliothek nicht gefunden zu haben und danke dem Herrn Recensenten, dass er mir das Werk nachgewiesen hat. Noch dankbarer wäre ich ihm freilich, wenn er gezeigt hätte, in wiefern die Kenntniss des fraglichen Artikels (Music) meine Ansichten hätte beeinflussen können. Ich glaube, es würde Herrn Gregory schwer

Der Inhalt ist folgender: S. 1 bietet den Hinweis auf Lagarde; — S. 1 unten bis S. 41 die Untersuchungen des Verf. über die Musikzeichen in den Lesebüchern der Evangelien in der griechischen Kirche; — und S. 41 Mitte bis 54 die Aehnlichkeit dieser Zeichen mit den hebräischen Accenten.

Es wird sich empfehlen, zuerst die Frage, um die es sich handelt, uns klar vor Augen zu stellen, und sodann die Lösung des Verf. zu untersuchen. — Die Verbindung der Juden mit dem Christenthum und die Verbindung einer jüdischen und einer christlichen Vorlesungskunst sind nichts Zufälliges. Man müsste vermuthen, diese Verbindung sei eben so generisch wie jene. Die Juden lasen ihre hebräischen Schriften in der Synagoge vor, und zwar nicht erst nach der Entstehung des Christenthums. Schon vor der Geburt Christi wurden die alttestamentlichen Schriften ins Griechische übersetzt und wahrscheinlich manchmal in der Diaspora im Anschlusse an das Hebräische vorgelesen. Die griechischen Juden, die damals die Weltbildung einsaugten, und die, wie Philon und sein Vorgänger Aristobul, alle Schätze des griechischen Geistes Mose vindicirten, werden sich auch mit der Musik der Griechen (vgl. Karl v. Jan, *Musici scriptores Graeci*, Leipzig 1895) befasst haben. Leicht könnten dann von ihnen sowohl Tonfolgen als auch Tonzeichen aus griechischer Quelle in die jüdische Vorlesungskunst aufgenommen worden sein. Ob das griechische A. T. vor Christi Geburt in

geworden sein, dies auch nur von weitem anzudeuten. Tatsächlich würden meine Ansichten genau dieselben geblieben sein. Nachdem ich eine Reihe anderer Schriften über das Thema gelesen, ohne für meine Untersuchungen in ihnen direkten Nutzen zu finden, hatte ich wohl einiges Recht zu der Mutmassung, dass mich auch der von Lagarde citirte Artikel schwerlich würde fördern können. — Auch den Anhang von K. W. E. Nägelsbach's hebräischer Grammatik zu erlangen, habe ich nicht besondere Anstrengungen gemacht, in der Voraussetzung, dass etwas für mich Brauchbares event. irgend welche Spuren in den mir zugänglichen Büchern hinterlassen haben würde. Ich habe es auch jetzt nicht für nötig gehalten, jenen Anhang einzusehen, entsprechend den Mittheilungen die mir nach dem Erscheinen meiner Abhandlung von verschiedenen Seiten zu theil wurden.

rein jüdischen Synagogen vorgelesen worden ist oder nicht, so ist es sicherlich in mancher der werdenden christlichen Gemeinden vorgelesen worden, die anfangs hauptsächlich auf das jüdische Element zurückgingen. Es wird kaum zu bestreiten sein, dass diese erste christliche Vorlesung, durch Judenchristen vielfach besorgt, sich mit einer gewissen Nothwendigkeit an die jüdische Art, das griechische, aber besonders das hebräische A. T. vorzulesen, angelehnt haben muss. Diese Verbindung des Judenthums mit dem Christenthum ist offenkundig und die Schlüsse auf Fortsetzung der Art des Vortrages scheinen richtig zu sein. Mit fortschreitender Zeit kamen christliche Schriften dazu, zuerst als menschliche Erzeugnisse in weniger anspruchsvoller Weise, sodann als göttliche Schriften neben dem A. T. vorjüdischen Synagogen vorgelesen worden ist oder nicht, so ist es sicherlich gelesen zu werden. Es wäre wiederum naturgemäss zu erwarten, dass die Weise, diese Schriften vorzutragen, an die jüdisch und jüdisch-christliche Weise, die Schriften des A. T. vorzutragen, sich anschliessen würde. Aehnlich schreibt Wilhelm Christ in Bezug auf die noch künstlichere Musik des Christenthums (Christ und Paronikas, *Anthologia Graeca carminum christianorum*, Leipzig 1871, S. CXI): „*Duplici de fonte musica ars christianorum orta esse videtur, de modis psalmorum et de arte atque disciplina Graecorum. Ut enim canius ecclesiae christianae ex synagogis Judaeorum profecta est, ita arte et praeceptis Graecorum perfecta et perpolita esse videtur.*“¹

¹ Ich habe gegen das, was Herr Gregory in dem vorstehenden Absatz ausführt, gar nichts einzuwenden. Es ist „offenkundig“. Im Wesentlichen dasselbe bringt Herr Gaster a. a. O. S. 585 vor, nur dass dieser über die Möglichkeit einer Entlehnung in hellenistischer Zeit schweigt (und dieselbe auch wohl nicht zugestehen würde). Im besonderen gebe ich Herrn Gregory's Satz zu „Leicht könnten dann von ihnen sowohl Tonfolgen als auch Tonzeichen aus griechischer Quelle in die jüdische Vorlesungskunst aufgenommen worden sein“, insoweit dieser Satz eben nur eine Möglichkeit aussprechen will. Denn irgend welche Spuren einer solchen Entlehnung sind nicht bekannt. Die altgriechische Notenschrift, auf die Herr Gregory, Karl v. Jan citirend, hinweist, bestand aus griechischen Buchstaben und Variationen von solchen; es dürfte schwer halten,

Als aber die Zeit fortschritt, löste sich die ursprüngliche nähere Verbindung des Judenthums mit dem Christenthum; die Juden sahen in den Christen abtrünnige, polytheistische, Häretiker, und die Christen hassten die Juden als Kreuziger Jesu. Es wäre schwer eine Periode, vor der der modernen Aufklärung, zu finden, in welcher die Juden sich für geneigt, berechtigt, bemüssigt gefühlt haben würden, Einrichtung und Sitten der christlichen Kirche anders als diplomatischer Weise sich anzueignen, keine Periode aber, auch heute nicht, in der man es sich gut vorstellen könnte, dass ein Jude seine heiligen Schriften zum Zwecke des gottesdienstlichen Vortrages mit christlichen Zeichen versähe.¹

in den Formen der hebräischen Accente mehr als gelegentliche, zufällige Ähnlichkeiten mit griechischen Buchstaben zu erkennen, wie solche notwendigerweise hie und da vorhanden sein müssen. (Denkbar wäre es immerhin, dass eine oder die andere dieser altgriechischen Buchstabennoten sich bei den Juden auf irgend eine Weise bis in die ersten Jahrhunderte des Mittelalters hinübergerettet und dann irgend welche Verwendung in dem Accentuationssystem gefunden haben könnte, das auf ganz anderer Grundlage beruht. Aber wir verlieren uns hier völlig in leerer Spekulation —.) Und von einer anderen Notenschrift oder von Recitationszeichen aus hellenistischer Zeit ist m. W. nichts bekannt. — Im Hinblick auf S. 41 Anmerk. meiner Abhandlung ist es übrigens interessant, dass Herr Gregory daran erinnert, dass schon die hellenistischen Juden alle Schätze des griechischen Geistes Mose vindicirt haben.

⁵ ¹ Dieselben Erwägungen auch bei Herrn Gaster a. a. O. S. 586: It is impossible to admit for one moment that the Jews would have borrowed anything from the Church, and still less that they would introduce anything into the Synagogue that was a direct copy and imitation from the Gospels etc. Diese Erwägungen sind so unendlich nahliegend, dass ich nicht zu versichern brauche, dass sie mir nicht neu waren (vgl.

Kittel a. a. O.). Aber allgemeine Erwägungen sind durch die Tatsachen schon oft in unerwarteter Weise hinsichtlich der Grenzen ihrer Bedeutsamkeit zurückgesteckt worden; und durch allgemeine Erwägungen allein können wissenschaftliche Probleme nicht entschieden werden. So hat man ja, um — ganz bei-läufig — eine nahliegende Parallele anzuführen, immer mehr zu erkennen geglaubt, wie sehr die Samaritaner, trotz ihres Hasses gegen die Juden, dennoch unter tiefgehendem jüdischen Einflusse gestanden haben; vgl. Kohn, Samaritanische Studien S. 13 f., ZDMG Bd. 47, S. 659, 677. — Ist es denn aber wirklich von vornherein so undenkbar, dass die Juden vernünftig genug waren, von den Nationen, mit denen sie zusammenlebten, und in erster Linie von den Griechen allerlei Culturelemente auf-zunehmen, wenngleich diese Nationen Christen waren und wenn-gleich diese Nationen die betreffenden Culturelemente beim christlichen Gottesdienst in Anwendung brachten? Es ist doch von vornherein wohl nicht unglaublich, dass die Juden die Interpunctionen und Neumen der griechischen Evangeliare unter dem Gesichtspunkte der höherstehenden griechischen Schreibkunst betrachtet haben könnten, nicht unter dem des Christentums. (Dabei ist auch noch die Möglichkeit in Betracht zu ziehn, dass die Neumen auch in anderen, nicht so eminent christlichen Büchern angewendet sein mögen.) Die Interpunk-tionen waren ja allgemeineren Gebrauchs, und ihre Herüber-nahme kann die Herübernahme auch der Neumen erleichtert haben — wenn wirklich religiöse Bedenken vorgelegen haben sollten. Ich habe absichtlich § 34 a a. A. in Parenthese kurz auf andere griechische Schreibgebräuche bei den Juden hin-gewiesen; und Herr Gregory wird besser wissen als ich, dass sich darüber noch mehr sagen lässt, als Lagarde, Mittheilungen I

Der Verf. des vorliegenden Heftes verbindet die Vortragskunst des Judenthums in gerade umgekehrter Weise mit dem Christenthum.¹ Nach S. 19 im Vorübergehen gesagt hat. Nun hat ja Herr Gregory auch selbst bereits daran erinnert, dass die Juden schon früh damit bei der Hand waren, die Errungenschaften des griechischen Geistes als eigene Erfindungen in Anspruch zu nehmen. Und im vorliegenden Falle wird ihnen das besonders leicht gemacht worden sein durch die Exegese von Neh. VIII, 8. Ich weise noch darauf hin, dass die Juden auch die Vokalzeichen allem Anscheine nach um dieselbe Zeit von den Syrern entlehnt haben (ZDMG Bd. 53, S. 184 ff.), trotzdem die Syrer, Christen, auch ihre heiligen Schriften mit diesen Vokalzeichen versahen. All diese Gegenerwägungen würden es sogar begreiflich erscheinen lassen, wenn die Juden ihre „heiligen Schriften zum Zwecke des gottesdienstlichen Vortrages“ im eigentlichsten Sinne „mit christlichen Zeichen versähen“. Das tun sie aber bekanntlich nicht. Beim gottesdienstlichen Vortrage benutzen sie die alte einfache Gestalt des Textes, ohne Accente und ohne Vokale.

⁶ ¹ Herr Gregory irrt. Die Vortragskunst des Judenthums habe ich überhaupt nicht mit dem Christenthum verbunden. Wenn ich aber hier eine Mutmassung aussprechen soll, so nehme ich ganz in Übereinstimmung mit Herren Gregory, Gaster u. A. als naturgemäss und wahrscheinlich an, dass die griechische Kirche der Urzeit an die Recitation oder den Gesang der Synagoge angeknüpft haben wird. Aber ist denn damit gesagt, dass sie das von der Synagoge Übernommene Jahrhundert hindurch in unveränderter Versteinerung beibehalten haben muss? Namentlich nachdem das Band zwischen Kirche und Synagoge gerissen? Die Griechen blickten doch bewusst

ihm hat die christliche Kirche zuerst das Vortragen von Schriftabschnitten von den Griechen gelernt¹, oder haben Griechen das Vortragen geübt und die Abschnitte in den evangelischen Lesebüchern mit Tonzeichen versehen. Später haben dann die Juden diese Tonzeichen nebst der griechischen Interpunktion aus den christlichen Vorlesebüchern übernommen. — Sollten wir für den Augenblick annehmen, dass der Verf. eine genaue Uebereinstimmung zwischen den christlichen und den jüdischen Zeichen nachgewiesen hätte, so bliebe es doch vollständig unbewiesen, welche Zeichen, die jüdischen oder die christlichen, die älteren wären. So weit ich sehe, berührt der Verf. diese Frage nicht. Er sagt nicht: die jüdischen Zeichen traten erst dann oder dann auf, die christlichen waren aber damals längst im Gebrauch.²

Wenden wir uns jetzt zu dem von dem Verf. wirklich Gebotenen und zuerst zu [s]einer Behandlung der Tonzeichen in den evangelischen Lesebüchern. Das einzige Geschichtliche ist, irre ich nicht, die Behauptung S. 1, dass das einzige der von Lagarde erwähnten Bücher, das der Verf. gesehen hat, eine jüngere Stufe der griechischen Tonzeichen darstelle, als die, von der nach dem Verf. die hebräischen Accente ausgingen.³ Da Christ,

auf eine musikalische und recitatorische Vergangenheit zurück.

— Vgl. § 34b.

¹ Von wem die christliche Kirche das Vortragen von Schriftabschnitten gelernt, oder zuerst gelernt haben mag, ist für meine Untersuchungen ganz gleichgültig. Ich habe diese Frage überhaupt nicht berührt. Vgl. die vorige Anmerkung.

² Allerdings nicht! Denn ich setzte für das Alter der hebräischen Accente das grosse argumentum a silentio des Talmuds als bekannt voraus. Für das Alter der christl. Neumen vgl. S. 13 Anm. 1. Übrigens bemerke ich (namentlich im Hinblick auf Kittel a. a. O. Anm. 152, 2. Abs.), dass ich § 2a meiner Abhandlung natürlich nur von dem „Alter der liturgischen Zeichen“ in der betr. Handschrift habe reden wollen.

³ Das ist nicht meine Behauptung, sondern soviel ich weiss, allgemeine Meinung; vgl. Gardthausen, Griechische Palaeographie S. 292, Zl. 10 ff., O. Fleischer, Neumen-Studien I S. 74 ff. Dieses jüngere System lebt, weitergebildet, noch heut bei den

S. CXXIV, von diesen Zeichen als schon im 10. Jahrhundert ausgebildet und angewendet redet, so entsteht die Frage, ob der Verf. wirklich zwischen Christ's Zeichen und jenen etwa aus dem 9. Jahrhunderte stammenden unterscheiden kann.¹ Ach nein, der Verf. hat diese Tonzeichen ‚in erster Linie‘ nach einer Handschrift des 12. Jahrhunderts studirt, s. S. 7, nur dass er

Griechen; während das ältere längst ungebräuchlich geworden, und sein Sinn vergessen ist. — Ich möchte aber fragen, welche Bedeutung diese von mir ganz beiläufig gebrachte Bemerkung auf den Gang der Untersuchung hat? Gar keine! Meinetwegen mag das sogen. jüngere System schon vor dem sogen. älteren existirt haben, oder mit ihm gleichzeitig entstanden sein.

10 ¹ Ich nehme an, Herr Gregory meint „der Zeit nach unterscheiden kann“ und verweise deswegen auf die vorige Anmerkung. — Wie kommt aber Herr Gregory zu der Erkenntniss, dass die von O. Fleischer und mir erklärten roten Neumen etwa aus dem 9. Jahrhundert stammen? Diese Entdeckung wäre doch einer ausführlicheren Begründung wert! Es wäre doch sehr merkwürdig, wenn uns das Schicksal gerade die älteste Handschrift dieser Art aufbewahrt hätte; vgl. § 2b meiner Schrift. Ich fürchte nicht auf Widerspruch zu stossen, wenn ich annehme, dass wenigstens alle Wahrscheinlichkeit dafür spricht, dass wir vom Jahre 835 aus noch 1—2 Jahrhunderte, oder auch noch viel weiter hinaufgehen dürfen. Diese Wahrscheinlichkeit wird um so grösser, als kaum ein Zweifel darüber bestehen wird, dass die roten Neumen im Grossen und Ganzen wenigstens auf die altgriechischen Prosodien zurückgehen. Ihrer in den Evangeliaren vorliegenden schriftlichen Fixirung mag eine lange, bis an die vorchristliche Zeit hinaufgehende (vielleicht auch schriftlich fixirt gewesene) Entwicklung vorangegangen sein, von der wir freilich nichts wissen.

nicht das Jahrhundert nennt.¹ ^{13/}Eigenthümlich berührt dann seine Abweisung einer Handschrift aus dem Jahre 1204 als jung und verwildert.² ^{13/}

• 11 ¹ Es ist richtig, dass die betreffende Handschrift in de Boor's Verzeichniss der griech. Handschriften der kgl. Bibliothek zu Berlin unter Nr. 346 dem 12. Jahrhundert zugewiesen wird. Wattenbach dagegen bezeichnet sie als „alte Minuskel“; damit würde ihr Alter um 2—300 Jahre höher geschätzt sein, falls nicht Wattenbach im Jahre 1876 unter alter Minuskel etwas anderes verstanden hat als Gardthausen im Jahre 1879. Aber ich verstehe von griechischen Handschriften nichts und rede hier nicht weiter mit. — Wenn auch die Handschrift dem 12. Jahrh. angehören sollte, so leistet sie zur Entzifferung der roten liturgischen Beizeichen vortreffliche Dienste, denn sie enthält eine richtige Überlieferung. In Bestätigung dessen, was O. Fleischer a. a. O. S. 69 gesagt hat, bemerke ich, dass alle von mir gesehenen Handschriften und Abbildungen von solchen, mit Ausnahme der in der folgenden Anmerkung zu besprechenden, den gleichen richtigen Gebrauch der liturgischen Beizeichen aufweisen. Natürlich kommen in Einzelheiten Abweichungen vor.

13 ² Wenn Herr Gregory den Dingen etwas näher getreten wäre, so würde ihn meine Abweisung dieser Handschrift nicht eigentümlich berührt haben. Die Handschrift macht den Eindruck, als seien die Neumen ganz willkürlich über den Text ausgestreut worden. Auch O. Fleischer hat solche Handschriften gesehen: „Nach dem 12. Jahrhundert nimmt aber ihr [der roten liturgischen Beizeichen] Gebrauch rasch ab, verwildert u. s. w.“ Es ist ja vielleicht möglich, dass diese anscheinende Verwilderung in Wirklichkeit ein anderes, jüngeres System darstellt. Für mich lag keine Veranlassung vor, hierüber Untersuchungen anzustellen.

S. 2 bringt einige Angaben über zwei neutestamentliche Handschriften, die, so weit ich sehe, später wenig in Betracht kommen (*Codex Ephraemi* besser als Nationalbibl. gr. 9 zu bezeichnen). S. 2—7 werden einige Bücher und Aufsätze erwähnt.¹ Hierauf beginnt der Verf. seine eigene Betrachtung der Tonzeichen in den Lesebüchern der Evangelien, wohl gemerkt, hauptsächlich auf eine Hs. des 12. Jahrhunderts zurückgehend.² S. 8—11 bemüht sich der Verf. zu beweisen, dass diese Zeichen mit dem Satzbau verbunden sind, mit dem Sinne der einzelnen Satzglieder, als ob irgend etwas sonst möglich wäre.³

13 1 Herr Gregory scheint nicht erkannt zu haben, mindestens kann es aus seinem Referat unmöglich erkannt werden, dass auf S. 2—7 der bisherige Gang und Stand unserer Erkenntniss dargestellt wird. Daher die Erwähnung der „zwei neutestamentlichen Handschriften“ und „einiger Bücher und Aufsätze“.

74 2 S. S. 14, Anmerk. 1.

15 3 Ich glaube, dieses Urteil des Herrn Gregory dürfte doch nicht ganz richtig sein. Dass sehr wohl noch etwas anderes möglich ist, als dass die Beizeichen mit dem Sinne der einzelnen Versglieder verbunden sind, ist z. B. aus § 27, § 29a zu ersehen; sodann aus § 34b, wo darauf hingewiesen ist, dass man vergeblich versucht hat, im Hebräischen bei bestimmten Satzarten und bestimmten Satzgliedern auch bestimmte Accente wiederzufinden, was vorauszusetzen wäre, wenn sich die Accente nach dem Sinne der Sätze und Satzglieder richteten. Hieraus folgt, dass mit der Möglichkeit zu rechnen war, dass die roten Neumen vielleicht überhaupt Wegweiser für freiere Melodien und Rhythmen sein könnten. Dann würden sie aber mit dem Satzbau nur noch insofern verbunden sein, als sie vor grösseren Sinnesabschnitten Halt machen müssen. Im übrigen aber könnten sie innerhalb der einzelnen Satzglieder frei ihr Wesen treiben und auch den Text in einer nicht immer durchaus sinngemässen Weise zerlegen. Irre ich nicht, so bietet die hebräische Accen-

S. 13—15 bespricht der Verf. die *ὄξεϊα*. Die Gruppierung der Beispiele aus Fragesätzen, Behauptungen¹, An- und Ausrufen ist gut. Die Bestimmung, dass das Alles mit lauter und hoher Stimme auszusprechen war, trifft weniger zu.² Die betreffenden Sätze sind zu individualisiren, sind in geeigneter Weise zu betonen, und das erklärt, warum der Verf. dann, nicht nur obige Arten von Sätzen, sondern auch ‚weiter allerlei Haupt- und auch Nebensätze, die wichtige Thatsachen enthalten‘, und bisweilen auch Sätze, ‚deren Wichtigkeit nicht ohne weiteres feststeht und sogar solche Arten von Satzgliedern, deren regelmässige Neumirung eine andere ist‘, gerade so bezeichnet findet.³ S. 15—18 kommt die *καθίστη* daran, ‚um allerlei unwesentliche Satztheile gelagert, die naturgemäss in der Betonung zurücktretend, mit gesenkter Stimme gesprochen werden müssen‘. Das zweite Beispiel *ἐν ἀρχῇ* Joh. 1, 1 passt schlecht dazu; stelle man sich Oster-

tuation das Bild einer solchen, von natürlicher Recitation abgelösten Vortragsweise.

16

1 ?

17

² Ich weiss nicht, weshalb Herr Gregory dann die eben angeführte Gruppierung als „gut“ bezeichnet. Wenn er aus dieser Gruppierung keine Folgerungen ziehen zu können glaubt, so dürfte die Gruppierung eher als zwecklos oder trügerisch zu bezeichnen sein. Oder zieht Herr Gregory aus der Gruppierung andere Folgerungen?

18

³ Das was Herr Gregory hier als seine Erkenntniss gegen mich anführt, steht klar und deutlich § 23 b a. E., auch § 11 b a. E., § 13 a. E., § 14 c a. E., § 17 b a. A., § 20 2. Abs. Ungefähr so auch bereits bei O. Fleischer, auf den deshalb § 6 c hingewiesen ist. — Aber ich begreife jetzt erst recht nicht, weshalb Herr Gregory soeben gesagt hat „die Bestimmung, dass das Alles mit lauter und hoher Stimme auszusprechen war, trifft weniger zu“. Hätte ich gesagt, dass Alles mit gleich lauter und gleich hoher Stimme gesprochen werden solle, so würde Herr Gregory mit seinen Bedenken Recht haben. Das weise ich selbst aber ausdrücklich zurück.

sonntag vor und diese Anfangsworte mit gesenkter Stimme gesprochen.¹ Auch scheint der Verf. selbst überrascht zu sein durch andere Beispiele und namentlich Joh. 3, 16 οὕτως . . . κόσμον.² Ebenfalls scheint die letzte Gruppe

¹⁹ ¹ Der betr. Neumator hat, wie wir sehen, gegen Herrn Gregory's Geschmack gefehlt. Dadurch wird aber die Tatsache nicht geändert, dass der Neumator das das Johannisevangelium beginnende ἐν ἀρχῇ wie eine gewöhnliche kurze Zeitbestimmung vorgetragen haben wollte, dass er keinen logischen Accent auf die Worte gelegt haben wollte, — es sei denn, man könnte nachweisen, dass die καθιστή ein Zeichen doppelter Bedeutung sei. Dann wäre sie freilich einzig in ihrer Art und ein recht unbrauchbares Zeichen.

²⁰ ² „Überrascht“ bin ich durch das Beispiel Joh. 3, 16 keineswegs, und bei längerem Suchen wird man wohl noch ähnliche finden können. Es liegt hier, wie schon zur Stelle angedeutet, die Erscheinung vor, dass wenn ein einzelnes Wort oder ein Satzglied mit einem starken logischen Accent bedacht wird, wenn es mit Emphase als etwas Gewaltiges, Unglaubliches dargestellt wird, dass dann die umgebenden Worte stärker zurücktreten; vgl. Rückweich. Accent §§ 3e, 35i. Die ganze Stelle lautet:

οὕτως γὰρ ἠγάπησεν ὁ θεὸς τὸν κόσμον ὥστε τὸν υἱὸν αὐτοῦ τὸν μονογενῆ ἔδωκεν.

— Man darf sich nicht vorstellen, dass die Recitation eines Textes etwas unwandelbar Starres ist. Vielmehr hat der Recitator und damit auch der Neumator innerhalb gewisser Gränzen manche Freiheit. Bei den griechischen Evangeliaren war es nicht anders. Ich setze hierher Joh. 3, 22—23 nach der Berliner Handschrift quart 44:

τῷ καιρῷ ἐκείνῳ ἦλθεν ὁ Ἰησοῦς καὶ οἱ μαθηταὶ αὐτοῦ εἰς τὴν Ἰουδαίαν γῆν καὶ ἐκεῖ διέτριβεν μετ' αὐτῶν καὶ

von Beispielen ‚das voranstehende Subjekt des Satzes‘ durchaus nicht der aufgestellten Regel zu entsprechen.¹ S. 18—20 finden wir den ἀπόστροφος, der ‚auf mittlere Stimmlage und Stimmstärke‘ deuten soll; die Beispiele zielen grösstentheils darauf, nur dass ἀμήν ἀμήν gar nicht zu stimmen scheint.² S. 20—23 betrifft Verbindungen dieser drei Zeichen, und S. 23—41 weitere im allgemeinen weniger bedeutende³ Zeichen. So weit befasst sich der Verf. nur mit den Zeichen in den evangelischen Lesebüchern. Von den hebräischen verlautet nichts.

Mit einem Male erscheint S. 41 die Behauptung, dass die Juden die Interpunktion und Neumation der griechischen evangelischen Lesebücher übernahmen. Die folgende Seite nennt dafür drei Beweise, oder giebt drei Sätze, die als Beweisstücke angeführt werden könnten: [a.] ‚Form oder Namen manches hebräischen Accentos . . . erinnert dennoch deutlich an den griechischen Ursprung; ganz abgesehen davon, [b.] dass das Prinzip der der logisch-syntaktischen Gliederung des Satzes sich anschliessenden griechischen Neumirung ja auch in der hebräischen Accentuation noch deutlich genug durchblickt‘. Und [c.] diese Entlehnung der jüdischen Accente aus den evangelischen Lesebüchern würde mit dem ‚leidlich schlichten Sprachvortrag‘ [lies: „Sprechvortrag“ Pr.] der Juden zu Beginn des Mittelalters gut übereinstimmen. Dazu folgendes: a. Ein leidlich schlichter Sprachvortrag [lies:

ἐβάπτισεν + ἦν δὲ καὶ Ἰωάννης βαπτίζων ἐν Αἰνῶν ἐγγύς
 τοῦ Σαλήμ· ὅτι ὕδατα πολλὰ ἦν ἐκεῖ· καὶ παρεγίνοντο καὶ
 ἐβαπτίζοντο + Man vergleiche dazu die abweichende Neumirung
 bei Montfaucon S. 234.

21 ¹ Doch! Hätte das Endziel meiner Abhandlung nicht auf anderem Gebiete gelegen, so würde ich unter Hinweis auf Rod. Benedix, Die richtige Betonung und die Rhythmik der deutschen Sprache⁴ S. 123 ff. darzulegen versucht haben, dass häufiges Zurücktreten des Subjekts nur naturgemäss ist und in den Evangeliaren einigermassen zur Recitationsgewohnheit geworden zu sein scheint.

22 ² Vgl. was § 15 b a. E. über ἀμήν ἀμήν gesagt ist. Ist das etwa falsch?

23 ³ Soll heissen „weniger oft vorkommende“.

„Sprechvortrag“ Pr.] wäre auf alle Fälle zu erwarten¹, und hat gar nichts mit dieser Frage zu thun.² — b. Jene ‚logisch-syntaktische Gliederung‘ hat ebenfalls, wie oben ausgeführt, schlechterdings nichts mit der Frage zu thun.³ — c. Indem ich voraussetze, dass der Verfasser nichts gegen den eingeklammerten Zusatz hat⁴, wende ich mich zu der Betrachtung der Behauptung, dass ‚Form oder Namen [nebst Anwendung] manches hebräischen Accentes, öfters auch Form und Namen zugleich erinnert dennoch deutlich an den griechischen Ursprung‘.

24 ¹ Ich weiss nicht, wodurch sich Herr Gregory zu dieser sicheren Erwartung für berechtigt hält.

25 ² Dem muss ich entschieden widersprechen. Mit der Frage nach der Entlehnung von Zeichenformen hängt nicht nur hier, sondern überall in allen ähnlichen Fällen, auf's engste die Frage zusammen, ob beim Übergange von einer Gemeinschaft zur anderen auch die Zeichenwerte dieselben geblieben sind, oder ob sie sich verändert haben. Auf den vorliegenden Fall angewendet: Ob z. B. Mūnāh bei den Juden zuerst ebenfalls lediglich Anzeiger für eine gewisse Stimmlage war, oder ob es bei ihnen von Anfang an den Wert einer Reihe verschieden hoher Einzeltöne hatte; ob z. B. Athnach bei den Juden zuerst ebenfalls lediglich Interpunktionszeichen war, oder ob ihm bei ihnen von Anfang an ein complicirter musikalischer Wert beigelegt wurde u. s. w.

26 ³ Ich gebe zu, dass ich mich hier hätte klarer ausdrücken können; vielleicht hätte ich auch schärfer denken müssen. Einen richtigen Sinn giebt mein Satz insofern: Im Hebräischen haben die Tonzeichen theilweis den Wert von kleinen Interpunktionen erlangt. Hierin ist eine Folge des zu Grunde liegenden griechischen Neumirungsprincips zu erkennen, welches die Neumen nur an den Anfang und das Ende eines Satzgliedes stellt, gemäss der natürlichen Gliederung des Satzes.

27 ⁴ Einverstanden. Ich rede später ja selbst darüber.

Gegen diesen Satz führe ich Prätorius selbst an. Er schreibt: a. S. 41. 42, dass, wenn die Juden die Accente also entlehnt haben, sie ‚das Uebernommene . . . erheblich verändert*) und in einer Weise frei ausgestaltet haben, deren innerer Sinn längst noch nicht klar ist. Und in der sog. poetischen Accentuation scheint dieser Vorgang noch weiter vorgeschritten zu sein‘. Ferner b. S. 43, lässt er die Möglichkeit nicht ausgeschlossen sein, dass die Juden das einmal in ihren Besitz Uebergegangene später frei entwickelt, vermehrt, und vermindert haben könnten, . . . und dass sie später in die übernommenen Zeichen Werthe hineinlegten, die den Zeichen ursprünglich fremd waren‘. — S. 43, sieht er, c., die Juden überhaupt mit den griechischen Bezeichnungen umspringen‘. — S. 43. 44, erklärt er, d., dass ‚die Juden die griechischen Wortaccente, Interpunktion, und Neumen zu einer Gruppe von Zeichen ungefähr einheitlichen Charakters verschmolzen‘ haben. Dabei fallen ‚die Wortaccente ihrer Form nach vollständig aus‘ nicht aber ‚ihrem Wesen nach‘, und die ‚Interpunktionen und meist auch die Neumen‘ sind ‚von ihrer ursprünglichen Stelle gewichen und haben den Platz des Wortaccentes eingenommen‘. — S. 44 sind die hebräischen Accente auch darin anders, dass sie sich zu jedem accentbegabten Worte gesellen.

Ich glaube, dass Prätorius selbst durch diese Worte seine eigene Aufstellung wieder niederreisst.^{1 28} Ich constatire, dass hier und da der Verfasser gewisse Aehnlichkeiten in Form oder Namen oder Anwendung zwischen den zwei Reihen von Zeichen erwähnt, dass aber keine davon

* Sperrung der Worte überall von mir.

28 ¹ Im Verlaufe jeder geschichtlichen Entwicklung stellen sich Veränderungen, Verluste, Vermehrungen ein, die um so erheblicher sein werden, je mehr der ruhige Lauf der Entwicklung gestört ist, wie z. B. im vorliegenden Falle durch gewaltsame Verpflanzung. Wenn Herr Gregory lediglich Unterschiede ins Auge fasst und zusammenstellt, alle erkennbaren Gleichheiten und Ähnlichkeiten aber bei Seite lässt, so wird es ihm leicht werden darzutun, dass das griechische Alphabet nicht vom phönizischen, die französische Sprache nicht von der lateinischen herstammt.

irgend wie ihn zu seiner Behauptung der Uebernahme der evangelischen Neumen durch die Juden berechtigt.¹

Ich hoffe, der Verf. wird zugeben, dass die Verbindung der jüdischen Accente mit den Tonzeichen der evangelischen Lesebücher höchstens eine Wurzelverbindung, in keinem Falle eine Fruchtverbindung sein kann.² Möchte er unter dem alten Titel eine neue Schrift schreiben, in der er die Kirche ausschaltet und bloss auf Lagarde's Schlussworte ausgeht, dass die hebräischen Accente vielleicht griechische Noten seien.³ Trotz allem Obigen

²⁹ ¹ Obwohl ich glaube, dass das Verbum „constatire“ schlecht gewählt ist, insofern es sich auch auf den zweiten abhängigen Satz bezieht, in dem doch höchstens von einer persönlichen Meinung des Herrn Gregory die Rede sein kann, so ist mir das in dem ganzen Satz enthaltene Zugeständniss viel zu wertvoll, als dass ich solcher Kleinigkeit wegen mit Herrn Gregory rechten möchte. Also nicht Übernahme der evangelischen Neumen, sondern irgend welcher nichtevangelischer! Ich steife mich gar nicht auf die Evangeliare, — aber s. d. folg. Anm.

³⁰ ² Ich gebe das als Möglichkeit durchaus zu, obwohl ich nicht glaube, dass diese Möglichkeit sich mit der Wirklichkeit deckt. Und zwar gebe ich es in dem Sinne als Möglichkeit zu, dass es eine uns unbekanntere frühere Stufe dieser selben Neumenentwicklung gewesen sein mag, von der die hebräischen Accente ihren Ausgang genommen (vgl. S. 13, Anm. 1). Sollte Herr Gregory aber vielleicht an die altgriechischen Buchstabennoten denken (S. 8f., Anm. 1), so müsste ich auch die Möglichkeit in Abrede stellen. Und an was könnte er sonst noch denken?

³¹ ³ Diese Aufforderung legt gleichfalls den Schluss nah, dass auch Herr Gregory, den Weg den ich gegangen, wenigstens nicht für ganz verfehlt erachtet. — Aber nachkommen kann ich der Aufforderung leider nicht! Aus rein aprioristischen Erwägungen von vornherein „die Kirche“ auszuschalten, ist

will ich ihm zugestehen, dass ich nicht sicher weiss, ob nicht die Juden vielleicht einige oder alle ihrer Tonzeichen schon vor Kennenlernen der griechischen Tonzeichen angewendet haben.¹ 32

Leipzig.

Caspar René Gregory.

falsch (vgl. S. 9 f., Anm. 1). Ich steife mich keineswegs auf „die Kirche“; aber da es eben nur die Kirche ist, aus deren Büchern uns die roten Neumen bekannt geworden sind, so werden wir uns der Benutzung dieser kirchlichen Bücher nicht entziehen können, sofern wir nicht auch die roten Neumen überhaupt ausschalten wollen. Dazu rät doch aber auch wohl Herr Gregory nicht, nach dem was er zugegeben?

32

¹ Der Sinn dieses Satzes ist mir nicht klar geworden.

Halle, November 1901.

F. Praetorius.

Von demselben Verfasser sind in unserem Verlage erschienen:

Über die
Herkunft der hebräischen Accente.

1901. gr. 8°. VI, 54 Seiten *N* 4,—.

==== In Schwarz- und Rotdruck. ====

Der grössere Teil der Schrift enthält auf Grund handschriftlicher Studien die Darlegung und Erläuterung des ekphonetischen oder frühmittelgriechischen Neumen- und Interpunktionssystems. Eine Reihe von Übereinstimmungen nach Form, Namen und Wert im hebräischen Accentuations-system zeigt, dass die Juden ihre Accente von den Byzantinern entlehnt haben.

DAS TARGUM ZU JOSUA

in

jemenischer Überlieferung.

1899. gr. 8°. VIII, 48 Seiten *N* 3,—.

Das

Targum zum Buch der Richter

in

jemenischer Überlieferung.

1900. gr. 8°. VI, 62 Seiten *N* 4,—.

Grammatik der Gallasprache.

1893. gr. 8°. VIII, 310 Seiten *N* 16,—.

Berlin, W^o.

REUTHER & REICHARD.

Buchdruckerei des Waisenhauses in Halle a. S.